

MAGIQUE : adjectif ; latin *magicus*, grec *magikos*. Qui agit d'une manière surprenante. *Mot magique*. « *Le peintre seul et ceux qui savent voir ont accès dans l'espace magique.* » **Victor Segalen**. Synonyme : **enchanteur, envoûtant, fantastique, fascinant, féérique.**

Je fermai le dictionnaire d'un mouvement sec. À ce jour, aucun de ces adjectifs ne pouvait s'appliquer à ma vie. Enchanteur, envoûtant, fantastique, fascinant, féérique, ruminai-je en triturant mon crayon papier. Si j'arrivais à trouver le contraire du mot « magique », j'aurais la définition de ma vie ; aussi insignifiante soit-elle, il devait bien exister un mot pour la résumer.

Nerveuse, je me creusai les méninges tout en tapotant mon bureau avec la gomme de mon crayon. Mais rien ne me vint.

Je bus une gorgée de café et ouvris à nouveau le *Larousse*.

Contraire : **banal, naturel.**

Je déglutis.

Est-ce que ces adjectifs s'appliquaient à ma vie ?

Non.

Ils ne *s'appliquaient* pas, ils *étaient* ma vie.

Décue, je capitulai et refermai mon ordinateur, mettant fin à une énième session d'écriture d'une pauvreté affligeante, voire désespérante, si l'on considérait que la moitié des mots écrits provenaient du dictionnaire.

Mots écrits : 125

Caractères : 807

Je me levai et me postai derrière les baies vitrées de mon appartement. Regarder les gens dans la rue était pour moi une source d'inspiration inépuisable et j'espérais trouver des détails pour étoffer le personnage féminin de mon roman.

J'avais l'habitude de diviser les femmes de l'Upper East Side en deux catégories. Celles qui partent courir dans Central Park avant d'aller travailler parfaitement coiffées-maquillées sur des talons vertigineux sans jamais voir le temps passer ; et les autres, celles qui courent toute la journée, ratent un taxi, cassent un talon et trouvent les journées si longues qu'elles semblent se fondre les unes dans les autres pour leur laisser à peine le temps de respirer – sauf entre minuit et cinq heures du matin.

Je m'appelle Elisabeth Wood et je fais partie de la deuxième catégorie. J'avais essayé d'en sortir ; j'avais essayé et j'essayais encore, mais, quoi que je fasse, j'étais de celles qui passent inaperçues. Celles qui se traînent une cape d'invisibilité comme Harry Potter, mais sans les pouvoirs magiques – si j'en croyais le nombre de fois où je me faisais bousculer dans la rue.

On dit que tout le monde a des pouvoirs.

On dit que nous avons tous un joyau bien caché, des capacités, un talent.

Foutaises.

Je n'avais rien de tout ça. Je faisais partie des oubliés, des laissés pour compte. Mon talent était de laisser la

place aux autres, de la leur garder au chaud : les meilleures opportunités, les meilleurs salaires, les meilleurs maris, les meilleurs souvenirs... les tailles trente-six, aussi. Le tout sans aucun remerciement.

Donc, comme toute New-Yorkaise qui se respecte, je courais dans Central Park à l'aube, avant de filer au travail dans mes escarpins, aussi à l'aise que dans des Nike, un café à la main...

Non.

Je m'égare.

Je m'emballer un peu trop, même.

Je courais, c'est vrai, mais après les taxis. J'arrivais la plupart du temps décoiffée au travail, et si je prenais un café en route, il y avait de fortes chances pour qu'on me bouscule et que je le renverse. Je ne portais jamais de talons, mon mètre soixante-quinze me suffisait amplement.

Depuis que j'avais quitté l'Angleterre pour fuir ma famille, je luttais pour coller avec mon environnement ; cette masse gigantesque, bruyante et claquante qui m'entourait. New York, la ville qui ne dort jamais. Comment pouvait-on dormir si l'on tenait compte des dernières découvertes scientifiques, toutes ces choses à faire pour son bien-être : jogging, musculation, méditation, yoga..., penser à respirer et à boire, manger sainement, travailler sans relâche pour être compétitif, prendre du temps pour soi ; le tout en dormant suffisamment et en réalisant ses rêves ?

Mes rêves étaient là, oui.

Ils attendaient.

Dans un coin de mon esprit.

Parfois, je les aérais : je soulevais les tapis, faisais voler la poussière et rangeais quelques idées sur mes étagères.

Mais ça ne durait jamais longtemps. La poussière revenait toujours, les fines particules grisâtres dansaient

et dégringolaient dans les rais de lumière de mon appartement, en donnant la main aux doutes qui les accompagnaient et me narguaient.

Fichus espoirs.

Fichus doutes. J'aurais aimé savoir ce que ça faisait d'être une autre, juste une seconde. Être de celles à qui tout réussit, celles qui avancent droit devant, la tête haute, et ne restent pas bloquées, enlisées, dans une vie qu'elles n'ont pas choisie.

Pourquoi ne pouvait-on pas choisir son destin ? Puisque nous étions tous uniques, quel mal y avait-il à définir dès le début le type de vie que l'on souhaitait ? Est-ce qu'avant de naître l'esprit choisissait un mot pour donner le ton à toute notre existence ? Est-ce que j'étais arrivée et j'avais dit « banale », avant de sauter ?

« Vous pouvez vivre la vie de vos rêves. » À grands coups de visualisations ou d'affirmations, on nous promettait des miracles.

Je ne rêvais plus depuis longtemps. J'avais volontairement coupé les vannes : plus de mal que de bien. Il y avait un moment où il fallait se rendre à l'évidence :

1. Accepter la réalité.
2. Souffrir.
3. Remercier pour ce que l'on avait déjà.

C'était dur, mais j'y travaillais. Et ce soir-là, comme tous les dimanches, je noyais mon désespoir dans un pot de glace. Celle dans laquelle les amandes caramélisées et engluées dans un chocolat d'un noir profond collaient aux dents, où le pot avait l'air si petit au début et si gros une fois fini.

Évidemment, je prenais du poids.

Évidemment, je le regrettais.

Mais c'était comme ça, j'étais faible. Comme si je n'avais rien appris de toutes ces années qui s'entassaient telles les bûches bancales d'un vieux tas de bois.

Vingt-huit exactement.

Et pas une seule que je voudrais revivre.

Je me levai et filai prendre une douche. Un coup d'œil dans le miroir suffit à me confirmer que les larmes de la veille avaient laissé d'étranges marques de mascara sur mes joues : comme tous les lundis matins, j'allais avoir les paupières bouffies et rouges.

Je frottai mes yeux avec un coton, me débarrassant ainsi de toute trace de pessimisme, de désespoir et d'amertume. Depuis toujours, je haïssais le dimanche ; il m'avait donc paru naturel de le choisir pour être le seul jour où je m'autoriserais ce genre de laisser-aller, puisqu'il fallait bien que ça sorte de temps en temps. Oui, j'étais du genre à tout planifier, et alors ? Quel mal y avait-il à cela ? J'ignorais comment faisaient les gens qui se laissaient porter au gré du vent, ballottés, trimballés au hasard sans aucun contrôle. Comment pouvaient-ils gaspiller autant de temps et d'énergie alors que les minutes nous étaient comptées ?

Une demi-heure plus tard, j'étais prête. Jupe longue noire, ballerines bleu marine, cardigan beige sur un haut en coton blanc : un style classique et confortable, adopté depuis que je m'éloignais dangereusement de mon quarante. J'attrapai un élastique pour me faire une queue-de-cheval et contrôlai l'ensemble devant la glace.

En sortant de l'immeuble, je traversai la porte-tambour et saluai Josh, le portier, la seule personne à qui j'adressais la

parole depuis que j'avais emménagé dans ce luxueux loft appartenant à ma richissime belle-mère.

Ma mère était morte quand j'avais douze ans. Au cours de la même année, mon père s'était remarié avec Brihanna, une blonde qui n'avait rien en commun avec ma mère et dont le seul talent avait été de toucher une somme indécente pour son divorce d'avec un célèbre entrepreneur, somme qui aurait pu mettre l'Afrique à l'abri de la famine pendant plusieurs générations.

Il était peu probable que Brihanna soit son vrai prénom. On aurait plutôt dit un mélange de Britney Spears et de Rihanna – stars auxquelles elle souhaitait secrètement ressembler –, mais, malgré de nombreuses retouches non avouées qui commençaient à ne plus tromper personne, elle n'avait en commun avec ces stars que le portefeuille. En attendant de découvrir son vrai prénom, je me contentais de l'appeler B.

Je hélai un taxi et m'apprêtais à ouvrir la portière quand il bifurqua et accéléra pour se garer à nouveau deux mètres plus loin, devant une autre fille. J'aurais juré être là avant elle.

Arrête d'être si naïve, Liz ! Tu étais là avant elle.

Mais tu n'es pas blonde.

Et tu n'es pas belle.

J'attendais le prochain taxi en me demandant s'il fallait que je relève ma jupe pour avoir une chance d'en retenir un ce matin ; ou, plus probable, que je mise sur l'effet de surprise et réalise trois triples axels sur la chaussée. Pour couronner le tout, il se mit à tomber des trombes d'eau, et, en quelques secondes, j'étais trempée.

J'étouffai un juron en pensant à la blonde bien au sec grâce à qui j'allais arriver en retard et ressembler à un rat mort, et je me jetai presque sous les roues du taxi suivant.

— 126 Franklin Street, s'il vous plaît !

Dégoulinant sur les sièges en cuir, j'essayai tant bien que mal mes joues et mes yeux sous les coups d'œil moqueurs du chauffeur, dans le rétroviseur.

— Vous travaillez à Brooklyn ?

Je hochai la tête sans conviction, déçue d'être tombée sur un bavard alors que je n'avais aucune envie de parler. Je n'étais pas d'humeur à ça, d'autant plus que mes cheveux mouillés faisaient ressortir l'odeur piquante de ce shampoing aux orties que je n'aimais pas, mais que, par principe, je tenais à finir.

— C'est plutôt rare d'habiter dans ce quartier et de travailler dans un autre ? insista-t-il.

— Peut-être.

J'esquissai un sourire nerveux, n'ayant aucune envie de lui raconter ma vie. Pour lui dire quoi ? Que j'avais un travail dans une petite librairie de Brooklyn ? Que j'étais bien incapable de me payer un tel appartement et que je ne le serais probablement jamais de ma vie ?

Je savais bien que je n'avais rien en commun avec les gens de ce quartier. Que je ne ressemblais en rien à la haute bourgeoisie de Manhattan. Mais Brihanna avait insisté pour que je m'installe dans son ancien loft, tenant absolument à le garder alors qu'elle refusait d'y mettre les pieds, sous prétexte qu'il lui rappelait son premier mariage. J'imaginai que, par la même occasion, elle et mon père croyaient m'influencer en me faisant vivre au milieu des gens les plus huppés de New York. Ils pensaient peut-être que j'allais reprendre mes études ? Impossible. Que j'allais rencontrer un homme riche et n'aurais plus de soucis ? Impossible aussi.

Je réglai le taxi et lui laissai un bon pourboire en m'excusant d'avoir trempé ses sièges. Dehors, la pluie avait cessé et le ciel commençait à se dégager. Nous

étions en septembre, et, même si de belles journées nous attendaient encore, l'air était déjà plus frais le matin.

En chemin, j'achetai deux bouquets de tulipes pour la librairie.

— Une petite pièce, ma belle Liz ?

À ma connaissance, ce SDF était le seul être humain capable d'employer les mots « belle » et « Liz » dans la même phrase.

Comme tous les lundis, je lui laissai le plus gros billet de mon portefeuille.

— Merci, ma jolie !

J'étais très mal à l'aise. Depuis près d'une année, je le voyais assis dans cette rue, sur ce bout de carton humide et déchiré, sans savoir qui il était, ni pourquoi il en était arrivé là. Ces questions me trottaient dans la tête chaque fois que je passais, mais je n'avais pas le cran de les lui poser ; je jetais le billet dans son gobelet et filais, les fleurs sous le bras, pas fière de moi.

À quelques pas de là se trouvait la boutique. C'était une petite librairie comme il en existait peu : de l'ancien rideau de fer – qu'il fallait ouvrir à la manivelle – au parquet qui grinçait, en passant par l'odeur délicate des livres sur les vieilles étagères pleines à craquer, tout conférait à ce lieu un air unique et hors du temps que j'adorais.

J'arrivais toujours très tôt pour être seule quelques instants parmi les milliers de mots, de pensées et d'histoires qui réchauffaient l'atmosphère. J'en profitais pour faire la poussière ou aligner les livres afin que tout soit parfait, et, quand tout était prêt, je disposais les fleurs dans des vases situés près de la caisse.

Alice, ma patronne, arriva à l'instant pile où j'enclenchais la bouilloire. Ou plutôt : j'enclenchai la bouilloire à l'instant pile où elle entra. Mon sens de la précision la faisait

toujours rire, mais c'était plus fort que moi, j'aimais que les choses soient bien faites.

— Tu sais, Liz, en fait, la vie, c'est comme un roman, me dit-elle en accrochant son manteau.

Elle me rejoignit derrière le comptoir, jeta un œil aux factures et aux bons de commande qui traînaient, puis attrapa la tasse que je lui tendais, tout en respirant l'odeur des tulipes, ses fleurs préférées.

— C'est à toi d'en écrire l'histoire, poursuivit-elle. À toi de remplir les pages blanches, jour après jour.

Eh bien ! dans ce cas, pour filer la métaphore, je pouvais dire que ma vie n'était qu'un brouillon. Une sorte de premier jet bourré de ratures, de chapitres inintéressants, avec une structure et une intrigue complètement ratées. Aucun climax, aucun moment palpitant : on en restait à l'état d'ébauche, là où l'auteur présente les personnages et la situation. Pour ça, j'avais tout bon : la pauvre fille ordinaire qui n'attendait qu'une chose, une vie extraordinaire. Sauf que ça ne venait pas. J'avais beau vivre dans cette ville palpitante, il ne se passait jamais rien.

— Alice, rétorquai-je, si ma vie était un roman, tu serais au chômage. Crois-moi, il vaut mieux que ça reste entre nous. Personne ne voudrait lire ça.

Elle sourit.

— Tu te fais trop de souci. Il faut que tu te lâches un peu et que tu arrêtes de vouloir tout planifier. Tu ne pourras jamais tout prévoir : c'est ça, la magie de la vie ! (Elle but une gorgée de thé.) Tu vas rencontrer quelqu'un, j'en suis sûre.

Je l'écoutais d'une oreille distraite tout en déballant les cartons. Le hasard avait voulu que j'arrive un jour dans cette librairie, il y a cinq ans, et que je n'en reparte plus.

C'est étrange, le hasard. C'est une chance avec laquelle on a rendez-vous sans le savoir ; un fil invisible et magique

qui nous attire dans la bonne direction malgré tout ce qu'on avait pu prévoir.

Comme tous les membres de ma famille, je me destinais à devenir avocate. C'était tout tracé. Ancré dans ma tête depuis ma naissance. Étudiante à l'école de droit de Brooklyn, brillante élève, j'allais sortir diplômée et major de ma promotion. Sauf qu'à quelques jours de l'examen, j'avais commencé à avoir des crises d'angoisse : des palpitations, des douleurs au cou ou à la poitrine, doublées d'une sensation d'étouffement quasi permanente.

Je crois que j'étais allée au bout de mes forces. Au bout de ce que mon cœur pouvait supporter dans cette voie qui n'était pas la mienne.

Le jour de l'examen final, alors que je m'apprêtais à entrer, je m'étais retrouvée bloquée devant les grilles du portail, incapable d'aller plus loin. Les étudiants me frôlaient, me bousculaient, impatients d'entrer et de se retrouver devant leur copie, pour étaler leur savoir comme on étale une épaisse couche de beurre sur du pain grillé. Je pouvais presque entendre leurs têtes bouillonner.

Moi, j'avais la tête vide et le souffle court.

J'avais fait demi-tour.

Comment expliquer cette sensation étrange de faire à la fois ce qui est mal et ce qui est bien ? Ce sentiment douloureux de lutter contre quelque chose que l'on ne veut pas, qui nous étouffe et appuie de toutes ses forces sur la gorge, le cœur et l'estomac en même temps ?

Pour me changer les idées – et éviter d'aller me jeter du pont de Brooklyn –, j'étais entrée dans la première boutique que j'avais trouvée. J'avais commencé à feuilleter les livres, puis je m'étais assise sur un vieux tabouret en métal, ma sacoche noire sur les genoux, les articulations blanchies de l'avoir trop serrée.

J'étais exténuée. Mon cœur ne battait plus. Mes poumons avaient perdu la force de se gonfler, je m'étais vidée de toute mon énergie.

J'avais regardé les clients défiler. La vendeuse et sa manière de prendre soin d'eux, alors que certains n'achetaient rien. C'était étrange.

Et puis, en milieu de matinée, elle m'avait demandé si je pouvais garder la librairie quelques minutes. J'étais étonnée qu'elle ne me mette pas dehors alors que j'attendais là depuis plusieurs heures sans rien regarder. Mais je ne pouvais plus bouger, et elle avait dû s'en rendre compte. Peut-être avait-elle l'habitude d'accueillir des étudiants fuyant leurs examens ? Non, c'était peu probable. J'étais la seule débile capable de travailler d'arrache-pied cinq longues années et de ne pas me présenter à l'examen.

Elle était revenue avec le meilleur café que j'aie jamais bu. Noir. Profond. À l'amertume coupée par une épaisse mousse de crème épicee à la cannelle. Un délice. J'aurais pu lui sauter au cou pour ça. Mais je me serais mise à pleurer et je voulais absolument éviter de fondre en larmes.

Les heures avaient passé et j'avais redouté le moment où elle me demanderait de partir. J'aurais voulu rester là, hors du temps, dans ce lieu chaleureux qui nous protégeait du monde extérieur, pour toujours.

Au lieu de ça, elle m'avait proposé de déjeuner avec elle, sous prétexte qu'elle détestait manger seule.

— Nous pourrions aller prendre un sandwich au coin de la rue ?

Sa voix était douce, chaude, maternelle.

Elle avait ajouté qu'elle connaissait un homme qui faisait les meilleurs bagels de la planète. Je l'avais suivie tel un zombie, le cœur tremblant, les mains moites à force de serrer ma sacoche.

Nous nous étions assises sur un banc, et je m'étais mise à pleurer. Impossible de m'arrêter. C'était idiot, nous n'étions pas dimanche.

Alors, je lui avais tout raconté. Les études que je n'aimais pas, mais que je suivais pour faire plaisir à mes parents. L'examen final que j'avais raté et que j'allais regretter pour le restant de mes jours. Les angoisses, qui me pourrissaient la vie.

Elle m'avait écoutée sans me juger. Sa seule présence avait suffi à m'apaiser.

— Écoute, j'ai un peu de mal toute seule à la boutique, en ce moment. Tu pourrais me donner un coup de main pendant les vacances, le temps que tu saches ce que tu veux faire ?

Et voilà où j'en étais.

Le temps que je sache ce que je voulais faire.

Au fond de moi, je savais bien ce que je voulais. Écrire. Raconter toutes les histoires qui bouillonnaient dans ma tête. Inventer les vies que je ne pouvais pas vivre. C'était tout ce qui m'intéressait.

Mais ce n'était pas un métier. Rien qui puisse payer le loyer, pas même une chose avouable à ma famille ; sauf pour plaisanter, et encore.

Alors ici, entourée de livres, j'étais bien.

À défaut de les écrire, je les classais et les dépoussiérais.